Je m'appelle Marie

Jacques Saglier

Gallimard Scripto

Extrait de la publication

scripto

Extrait de la publication

Jacques Saglier

Je m'appelle Marie

Gallimard

À mes fils, Raphaël et Alexandre.

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2011, pour le texte.

Extrait de la publication

AVIGNON

Extrait de la publication

Février 1943

C'est un mot que j'ai toujours entendu. Un petit mot de quatre lettres. Deux voyelles et deux consonnes. Deux syllabes, la première qui se chante, la seconde qui se chuchote comme un secret. Ce mot, si familier, est chargé de danger et de mystère. Mais il est dépourvu de toute signification concrète pour moi qui m'appelle Marie, n'ai jamais mis les pieds dans une synagogue et pour qui le samedi est un jour ordinaire.

Selon la propagande officielle, le mot *Juif* désigne aussi bien un ramassis d'affairistes sans scrupule que des agents à la solde des communistes. Contradictoire ? Et alors ? De toute façon, personne de mon entourage ne correspond à l'une ou l'autre de ces descriptions, encore moins aux deux. Et je voudrais bien que l'on m'explique en quoi cela concerne une fille de dix-sept ans, plutôt mignonne, qui se

Extrait de la publication

moque bien de la politique, et ignore tout de la finance et des textes sacrés.

Avant la guerre, ce sujet n'était que rarement abordé par mes parents. Juifs ?... Nous l'étions comme d'autres sont bretons ou ardéchois, et nous n'en tirions ni honte ni orgueil. La religion ? Quelle religion ? Mes parents ne prient pas, et moi pas davantage. Je ne m'en porte pas plus mal. Et attention ! Rabbins, curés, pasteurs, nul ne jouit à nos yeux d'un monopole de la conscience. La République et ses lois nous fournissent amplement en morale et en règles de conduite. Ne pas tuer ni voler, ne pas porter de faux témoignage, ne pas faire à autrui ce qu'il ne doit pas nous faire. Rigueur et probité, honneur et loyauté, cocorico... Je sais et je fais déjà tout cela, guidée avec fermeté par mes parents sur la voie d'une morale rigide et consentie. Alors quel besoin aurais-je d'un prêtre ?

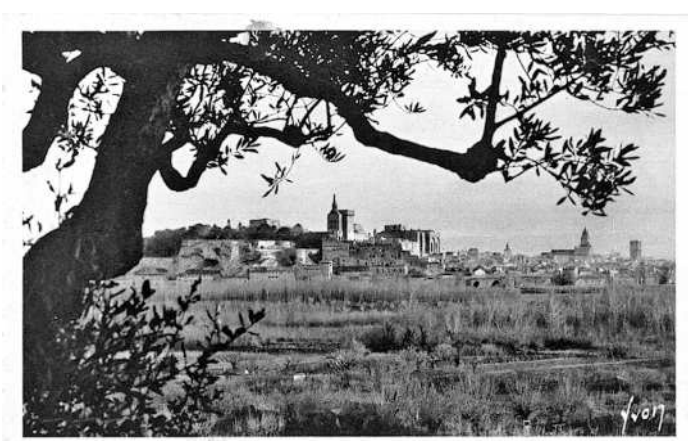
J'allais oublier !... Nous sommes juifs : un vague ancêtre rabbin, des cousins qui portent des noms bizarres, un vieux livre en hébreu au fond d'une étagère, et nous voilà du coup définis, catalogués, amalgamés. Mais sans honte ni orgueil.

Désormais, depuis trois ans, les Juifs sont devenus des citoyens de seconde zone, des parias. Ils n'ont plus le droit de prendre l'autobus, de franchir la grille d'un square ou de faire des études. Tout leur

Extrait de la publication

est interdit, sauf peut-être de respirer, et encore… Au début j'en ai éprouvé de la peur. Maintenant c'est la colère qui m'anime. Une colère bien malsaine, qui me ronge et ne peut pas sortir. Une colère acidifiée par l'impuissance, entretenue par la terreur lancinante d'être persécutée, stimulée par l'incompréhension où je me trouve des causes de cet acharnement contre les Juifs, les miens… et moi-même.

Je vis dans le Midi, à Villeneuve-lès-Avignon, dans une maison discrète, avec ma famille. La maison s'appelle *La Coquille*. Tout un programme… Elle se trouve en haut de cette ville bâtie le long d'une colline descendant jusqu'au Rhône. Au-delà du fleuve, Avignon, dont j'aperçois les remparts, prend une jolie teinte ocre dans la lumière du soir. J'aime cette vue.



Extrait de la publication

Je me hâte, en rentrant chez moi après les cours, de grimper ruelles et avenues. La nuit commence à tomber.

Je suis en classe de philo. Le bac approche et j'y travaille sous les encouragements insistants de ma famille. Je me prends à rêver de réussite, malgré un doute constant. Il ne s'agit que de travail et de facultés personnelles : c'est là ce qui m'inquiète. Ce bac sera une épreuve de vérité dont l'échéance devient préoccupante au point de parfois reléguer au second plan les réalités du quotidien. Mais c'est toujours cela de pris…

Je m'essouffle à marcher vite. Il n'est pas question de flâner. Je tiens à éviter les mauvaises rencontres. Bien que mes papiers en principe soient en règle, je redoute tout contact avec policiers ou gendarmes. Sans parler des Allemands. Je fais un long détour pour éviter d'en croiser.

La guerre a commencé le jour de mon quatorzième anniversaire. Après la débâcle de 1940, quand ont été publiés les décrets sur les Juifs, ma famille a d'abord bénéficié d'un statut privilégié. Mon père étant officier de l'armée française et prisonnier de guerre, nous avons pu provisoirement nous soustraire au recensement obligatoire des Juifs. Ce n'était pas rien. Pendant deux ans, nous avons pu mener

une vie presque normale, Maman, mes sœurs, mon frère et moi à Paris. Mais Papa était loin de nous, dans son camp de prisonniers. Et chaque jour un nouveau décret, une nouvelle mesure pouvaient faire voler en éclats notre protection dérisoire.

Papa, comme père de quatre enfants et combattant des deux guerres, a finalement été libéré. C'est à son retour de captivité, en mai 42, que les soucis ont vraiment commencé. Si son statut de prisonnier de guerre nous avait préservés pour un temps, c'en était bien fini. Non seulement son retour mettait un terme à cette protection, mais il a coïncidé avec une aggravation démente des mesures anti-juives. Désormais, il allait falloir porter l'étoile, quitter l'école, et vivre tiraillés en permanence entre peur et humiliation, misérablement. Et puis les rafles ont commencé. Certes, elles ne concernaient en théorie que les étrangers, mais nous sentions bien que notre tour ne tarderait pas à venir, surtout après qu'il eut été question que la nationalité française soit retirée à celles et ceux qui ne l'avaient acquise qu'après 1927. Ce n'était pas notre cas, puisque ma famille est française depuis bien plus longtemps que celle de nombreux Français « de souche ». Mais ce premier pas terrifiant ouvrait la porte à une exclusion arbitraire qui n'avait aucune raison d'en rester là.

Extrait de la publication

Comme Paris devenait malsain, mes parents ont décidé que nous partirions nous cacher en zone sud pour y rejoindre la famille de la sœur de Maman, à Villeneuve-lès-Avignon. Nous y sommes arrivés juste à temps pour la rentrée des classes 42. L'installation en zone « nono *» devait être synonyme de tranquillité retrouvée.

Mais nous avons été déçus.

Ici, la chasse aux Juifs ne s'arrête jamais. Il faut faire attention, à tout, à tout le monde. J'ai appris à me taire. J'ai appris à frémir pour un regard à peine appuyé du receveur de l'autobus, de la boulangère, des voisins. J'ai appris à cacher ma peur. J'ai appris à vivre avec ce sentiment de danger qui aurait dû extirper de moi toute légèreté. Cette légèreté je la porte bien cachée comme un bijou sous mes vêtements. C'est un sauf-conduit, un *Ausweis* comme ils disent, vers l'univers intime où réside la paix que je ne trouve pas ailleurs. J'ai cette faculté, que l'on pourrait qualifier d'enfantine, de trouver refuge dans un monde imaginaire. Mais malgré ce qu'en pensent ou feignent d'en penser mes parents, mon enfance est déjà loin.

Chemin faisant, je me glisse entre deux maisons et retrouve mon espace personnel : un terrain vague avec quelques arbres, une herbe maigre, des

* Zone non occupée.

buissons et une souche qui me sert de siège. Je m'accorde chaque jour une pause dans ce salon secret. Je sors de mon cartable un paquet de gauloises bleues et une boîte d'allumettes. Je me réfugie dans mon monde intérieur, sans Allemands et sans Juifs, sans bachot, sans idéal à poursuivre, sans recherche d'une hypothétique perfection. Un monde de gens normaux. J'y suis seule comptable de mes pensées et de mes actes. Je respire enfin. La fumée m'enivre un peu. Je voudrais ne plus entendre parler de la guerre.

J'éteins soigneusement ma cigarette et disperse les quelques brins de tabac du mégot. J'arrache une touffe d'herbe et je me frotte énergiquement les mains et les dents pour masquer l'odeur tenace du tabac de troupe. Je reprends mon chemin. *La Coquille* n'est plus très loin.

Je m'arrête au feu pour traverser le boulevard. Aïe ! J'aperçois deux policiers au carrefour. Il n'y a pas grand monde dans la rue, peu de voitures, encore moins de jeunes filles seules. Je suis experte dans l'art de me donner une apparence innocente : une mine déterminée, l'air de rien, le regard droit. Je tremble un peu, le froid sans doute. Ils doivent me trouver jolie avec mon uniforme et mes socquettes blanches, ils me regardent. Qu'ils aillent au diable ! Je traverse et passe mon chemin. Un pas, dix pas, cent pas, ils ne m'ont pas interpellée. Ouf ! C'est gagné pour cette fois.

Extrait de la publication

La petite boulangerie est éclairée. Cinq ou six personnes font patiemment la queue et je prends mon tour. Devant moi, une femme entre deux âges se retourne, me toise puis me tourne le dos. Chaque regard m'inquiète, comme si ma condition était inscrite sur mon front. Je me demande si je sens encore le tabac…

La boulangère est une petite femme ronde et souriante. Elle prend mes tickets et mon argent qui disparaissent prestement dans le tiroir-caisse.

– Comment va notre nouvelle petite voisine ? Et l'école, ça va comme tu veux ?

– Tout va bien, madame Renée, merci !

– On ne voit pas souvent ta jolie maman. Tu lui passeras le bonjour.

– Sans faute, madame Renée. Allez, au revoir !

Je n'ai pas envie de m'attarder. J'ai l'impression que toutes ses phrases sont chargées d'un double sens et je me sens observée, jaugée. Mais non, cette femme est tout simplement gentille, je me fais des idées à force d'être méfiante.

Extrait de la publication

Mes deux grandes sœurs ne sont pas encore là. Je ne vois pas non plus mes parents. Il fait sombre, froid. Je frissonne en déposant le pain et mon cartable dans la cuisine.

La maison n'est pas bien grande. Un étage, un jardin provençal biscornu planté de platanes et de lauriers. Peu de meubles, un chauffage sommaire, pas de T.S.F. Seul luxe, un piano. Pas très bon, pas très juste, mais un piano tout de même.

Nous sommes trois filles ainsi qu'un garçon, notre frère Antoine, vingt ans, qui n'est pas ici avec nous. Depuis deux ans, il est dans un centre de chantiers de jeunesse, quelque part dans le Vercors. Les « Chantiers » ! Un concentré de révolution nationale à la sauce Pétain sur le thème : « La terre, elle, ne ment pas. » C'est savoureux de penser qu'un petit Juif s'y dissimule. Personne ne lui ayant demandé s'il était juif, Antoine a eu l'excellente idée de ne pas s'en vanter. Il se planque, il s'ennuie, il survit. Tant mieux pour lui. Il ne fait pas semblant d'être un héros. Je ne suis même pas sûre qu'il ait été forcé d'y aller, aux Chantiers. Je ne serais pas étonnée qu'il ait été plus ou moins volontaire, même si cette idée n'est pas conforme à la version familiale officielle. Mais je ne l'en aime que davantage. Cette touche d'imperfection nous rapproche.

Je profite de cet instant de solitude pour me laver les mains et boire un verre d'eau afin de dissiper les derniers effluves de tabac. Mes parents sont toujours rentrés, à cette heure-ci : ils ne doivent pas être loin.

– Tu rentres bien tard, ma jolie Marie, dit ma mère en m'embrassant par surprise. Mais tu es gelée !

Elle m'entraîne sans discuter et nous nous retrouvons avec mon père autour de la table de la cuisine. Elle a préparé une tisane, mélange d'orties et de feuilles de tilleul. J'ai horreur de ça. Ce n'est pas bon, un peu âcre, pas sucré, mais c'est chaud et, en effet, cela me fait du bien.

Maman est peintre. Elle s'appelle Jacqueline, et a quarante-cinq ans. Elle est d'une beauté saisissante, mise en valeur par un port très droit, presque altier. On dirait une statue. Ceci étant dit, j'ai un jour vu une photo de classe où Maman devait avoir douze ou treize ans. Elle avait alors un physique plus qu'ingrat, un air renfrogné et une silhouette convexe, preuve que le papillon ne ressemble pas forcément à la chrysalide, comme dit mon prof d'histoire naturelle.

Je suis à la fois attendrie par la sollicitude pesante dont je suis l'objet de la part de mes parents, et étouffée. Mais je me laisse aller devant ce tourbillon de tendresse inquiète. Ma fierté attendra.

Extrait de la publication

Mon père arbore son expression favorite, un œil qui rit et un œil qui gronde. J'ignore si je dois en prendre ombrage, mais il s'agit d'une mimique qu'il réserve d'habitude aux enfants. Je sens qu'il va me demander de raconter ma journée d'école, comme lorsque j'avais dix ans.

– Alors, comment s'est passée cette journée ?

– Bien, très bien même…

Je mens avec aplomb. La journée ne s'est pas bien passée. Mes notes sont médiocres et il faudrait que je m'y mette sérieusement. Je n'ai pas l'intention d'en parler à mes parents. Je les sais persuadés d'avoir face à eux une élève aussi brillante que l'étaient mes sœurs. Il n'est pas question de les détromper.

Mon père se nomme Jacques. Grosse moustache, calvitie naissante, fossette au menton, yeux rieurs et calembours de garçon de bains. Il est fort et cultivé, c'est un homme à facettes. Il lui arrive souvent de me surprendre. Il faudrait qu'il réalise que je ne suis plus une enfant.

Je continue sur un ton de première de la classe :

– Il faut que je me mette au travail avant de n'avoir plus le courage de le faire. Et puis j'aimerais aller chez les cousins.

– Ce n'est pas la peine, ils vont venir tout à l'heure pour le dîner. Tu as juste le temps de faire

tes devoirs et tu seras tranquille. Et puis, ajoute mon père, qui décidément ne me donne pas plus de dix ans aujourd'hui et me parle sur un ton de Père Noël distribuant des sucres d'orge, il y a une surprise… Nous allons avoir de la visite. D'abord, ton frère a une espèce de permission et va venir passer deux ou trois jours...

Mais que voilà une bonne nouvelle ! J'en sursaute presque.

– Antoine vient ?! Mais quand ? Quand ?

– Cancan ! La semaine prochaine. Mais ce n'est pas tout ! Ensuite Grand'mère Suzanne ! Elle va venir dans quelques semaines pour nous voir et nous apporter des papiers.

Grand'mère Suzanne est la mère de Maman. C'est une femme austère et autoritaire, intimidante, mais dotée d'une personnalité qui me fascine. Capable d'exprimer un point de vue original sur les choses les plus simples, sorte de non-conformiste d'un autre siècle. Quelqu'un avec qui on ne s'ennuie pas, mais à qui il faut éviter de déplaire. Je l'imagine mal faisant un voyage pareil pour une simple histoire de papiers, mais après tout elle en est bien capable.

– Des papiers ? Quels papiers ?

J'intercepte un regard lourd entre mes parents, qui semblent hésiter à m'en dire davantage.

Je suis tout d'un coup lasse de cette comédie qui

Extrait de la publication

fait de moi une sorte de demeurée, qu'il faut à tout prix épargner.

– Cessez de me prendre pour une enfant ! J'ai bientôt dix-huit ans, je peux comprendre vos histoires de papiers ! Je ne passe pas ma vie à répéter nos petits secrets à tort et à travers ! Je suis dans le même bateau que vous.

J'ai l'impression d'avoir proféré une incongruité. Mes parents se regardent à nouveau. Maman m'observe avec son air de souffrance infinie, celui qui désamorce toute velléité de révolte face à sa douleur imméritée. *Mater dolorosa.* Puis vient une mimique sévère d'institutrice, qui d'un seul regard remet l'égarée dans le droit chemin. Je connais tout cela par cœur. Je n'ai pas d'autre choix que celui d'abdiquer, en baissant les yeux. Le scénario est bien rôdé.

– C'est un peu compliqué, dit Maman, mais tu vas comprendre. En tout cas, il est bien entendu que tu n'en parles à personne, tu m'entends ?

Je sens monter en moi une tension que je connais bien. Attention ! Surtout ne pas montrer d'impatience, encore moins de colère. Rester d'humeur égale. Rester Marie la douce, la naïve.

– Tu me prends pour qui, Maman chérie ? dis-je en forçant un peu mon sourire. Vous pouvez me faire confiance.

– Bon, dit mon père. La cause est entendue. Mais

Extrait de la publication

il faut que je t'explique et cela risque d'être long. Tu n'avais pas du travail à faire ?

Je saute sur l'aubaine.

– Au diable le boulot. Vous avez commencé, il faut que je sache. Allez, Papa, vas-y.

Je me cale, bras croisés. Il ne peut plus reculer.

– Il faut que je commence par le commencement.

– C'est encore des histoires de Juifs ?

– Oui, bien sûr, mais ne m'interromps pas sinon nous allons tout mélanger. Pour faire court, nous allons essayer de prouver que ta maman n'est pas juive et que donc vous, les enfants, ne l'êtes pas non plus.

Je ne peux m'empêcher de détourner la conversation vers ce qui semble, pour l'instant, hors sujet, mais me paraît à moi important.

– D'accord, d'accord… Mais et toi, Papa ? Tu restes juif ?

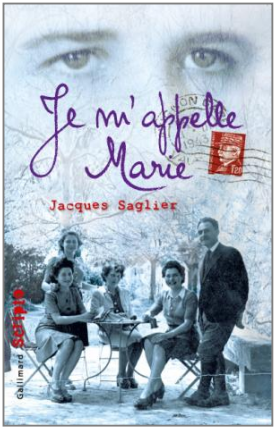
– Il paraît difficile de dire que je ne suis pas juif : j'ai un nom juif, mon deuxième prénom est Salomon, personne dans ma famille n'est baptisé et ils ont tous des noms plus ou moins imprononçables. Alors je suis juif, un point, c'est tout. Mais, aux dernières nouvelles, les Juifs qui sont mariés à des non-Juifs ne sont pas inquiétés. Et puis ce qui m'importe c'est surtout ta Maman et vous quatre. De plus, comme ancien combattant et officier de réserve, je suis protégé.

Extrait de la publication

© Eliza Vidal-Taillet

Jacques Saglier est chirurgien cancérologue, spécialiste du cancer du sein auquel il a consacré plusieurs livres dont un ouvrage grand public. Il est également pianiste, passionné de musique classique.
Basé sur l'histoire de sa famille, *Je m'appelle Marie* est son premier roman.
Père de deux garçons, Jacques Saglier vit et exerce à Paris.

Couverture : photos © collection personnelle Jacques Saglier
Extrait de la publication



Je m'appelle Marie
Jacques Saglier

Cette édition électronique du livre
Je m'appelle Marie de Jacques Saglier
a été réalisée le 06 septembre 2011
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070642083 - Numéro d'édition : 184200).
Code Sodis : N49520 - ISBN : 9782075021593
Numéro d'édition : 232657.

Extrait de la publication